

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Parce qu'y fallait...

Sylvain Rivière

Numéro 78, été 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38534ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivière, S. (1995). Parce qu'y fallait.... *Lettres québécoises*, (78), 14–14.

Parce qu'y fallait...

AUTO PORTRAIT
Sylvain Rivière

PARCE QU'Y FALLAIT CREVER LES EAUX DE L'INFINI, je suis né le 19 octobre 1955. J'ai toujours pensé — allez donc savoir pourquoi — que ce fut par un jour de grande lumière que je vis le jour, un de ces jours où le soleil fait feu de tout bois, et la mer finissait de chauler le rivage depuis Canne-de-Roche jusqu'à la Batture-à-Minique. Un de ces jours si fameux où l'imaginaire finissait d'habiter le paysage. Un jour de braisée d'érable et de morue salée. De grande amourachure surtout. J'aime à le penser puisque cette lumière, cet amour continuent de m'habiter du fondement à la forçure, cette naïveté de tous les instants me poursuit, m'interpelle au calme comme au vent par le travers et le milieu, vent debout s'en faut. Pour le meilleur comme pour le pire...

Mon enfance n'en fut pas autrement, sans autre importance que celle que l'on veut bien lui donner. Une enfance venteuse comme la liberté d'entre Pâques et Toussaint sur la baie, claquant au vent du bout du monde. Une enfance d'arbutarde et de goémons, de solennité retrouvée, de patates avec la p'lure, de harengs salés, de grimaces et de pets de sœurs. Une enfance passée sous le signe de la tribu. Je dois d'ailleurs beaucoup à la tribu qui m'aura tout appris. Du moins le vent de voir venir.

À cette époque, la paroisse de Carleton était scindée en deux. Carleton-sur-Mer d'un côté, Carleton-tout-Court de l'autre avec ses dépendances nommées Pointe-Bourg et les caps de Maria. Nous habitons Pointe-Bourg, la moins bien nommée. Pour notre plus grand bien d'ailleurs, car tous les quêteux de passage, les gazettes de villages d'alors, s'arrêtaient chez nous, partageaient notre table, nos errances à venir... C'est là que mon père, de retour de la ville où il n'avait pas fait fortune, avait aménagé la forge en maison.

Puis vint l'école. La première année sous la cornette de mère Marguerite-du-Mystère m'apprit la marginalité ; j'étais gaucher, l'injustice, les bonbons étaient réservés aux enfants du docteur et du dentiste. Grand bien me fasse. Les mentions portaient plus souvent du côté de Carleton-sur-Mer que de Pointe-Bourg. Et dans tout cela... la mer de tous bords et de tous côtés... de quoi voir venir...

C'est à cette même époque, je crois, que j'entendis parler pour la première fois de poèmes, par Adelme Porlier, quêteux de métiers inspiré, Adelme le bien-nommé, de son vivant et par lui-même, duc du Chikanki, qui à chacune de ses incursions chez nous déclamaient ses dernières créations planté au beau milieu de la cuisine. C'est lui qui me fit prendre conscience la première fois du pouvoir des mots enfilés les uns dans les autres comme des graines de chapelet qu'il égrenait au travers de grande respiration sans jamais faire de génuflexion. Avec toute la clairvoyance de son statut qui saurait, à son insu, le garder

vivant du mépris, de l'oubli, de la faim et du rejet sous toutes ses formes si peu conforme à la forme qui déforme les hauts-de-forme. C'est de lui que j'apprends à survivre à l'enfance. Merci Adelme !

Parce qu'y fallait rester en vie, j'ai commencé à raturer vers l'âge de quinze ans pour survivre à mon silence, à mes complexes, à ma trop grande solitude apparue au détour de la puberté, ce malaise étrange que je n'aurais de cesse de meubler ma vie durant. Pour habiter l'oralité plus loin que la mémoire à venir. Pour prolonger la marginalité, redonner vie à tous ces personnages ayant peuplé les abords de mes enfances souveraines. Pour rallumer l'oralité, pour habiter l'obscurité... Pour survivre à ma trop grande naïveté...

Parce qu'y fallait gagner ma vie, j'ai pris le train d'six heures et d'mie, à destination de Rimouski, d'où je suis sorti trois ans plus tard riche d'un DEC en lettres.

Quelques sessions à Laval suffirent à me faire prendre le large de la communication, à destination de Vancouver le pouce en l'air. La route n'a jamais cessé de courir sous mes pieds par la suite en passant par la Côte-Nord et la baie James avant d'aboutir aux îles de la Madeleine où j'habite depuis douze ans déjà, et d'où je ne voudrais jamais repartir.

Parce qu'y fallait faire parler la vie, j'écris à plein temps depuis ce temps, sans avoir l'intention de m'arrêter quoi que l'on puisse en dire ou en penser.

Mon grand-père était forgeron. Il disait : «La nécessité rend ingénieux...» Il est mort sourd. Ma grand-mère maternelle, Marie-Louise, vendait des corsets sur mesure par les portes de Restigouche à Paspéya. J'ai hérité du vieux sac de cuir patiné par l'usure et la vaillance dans lequel elle entassait pêle-mêle baleines et gabarits, ceillots et cordons au travers d'échantillons de toutes sortes. C'est un cadeau précieux. Tout autant que la surdité de grand-père. J'en ai fait mon sac à rimes, à dires, à contes et à nouvelles. Mon sac à vie, d'où je tire la démesure de ma folie par son envers. C'est elle qui m'aura appris sans le savoir à me serrer la ceinture.

De lui, j'ai appris à battre le fer pendant qu'il est chaud, à respecter les humeurs du soufflet, à toujours voir à alimenter la flamme sans qui l'on n'est plus rien. À forger mes mots en dehors de tout commerce quitte à ne jamais devoir tenir enseigne. Je ne suis pas devenu pour autant plus ingénieux... mais la nécessité, par-dessous les rides de la parole et du verbe, m'est demeurée la même... pour mon plus grand bien... en vers... et contre tous...



Sylvain
Rivière